

PASSAGES

**Dany Rossignol**

REVIENS DE MOURIR



*Vents d'Ouest*

RÉCIT

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Rossignol, Dany, 1966-

Reviens de mourir

(Passages. Récit)

ISBN 978-2-89537-462-6

I. Titre. II. Collection : Passages. Récit.

PS8635.O72R48 2015

C843'.6

C2015-941742-2

PS9635.O72R48 2015

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition. Nous remercions également la Société de développement des entreprises culturelles, la Ville de Gatineau ainsi que le CLD Gatineau de leur appui.

Financé par le  
gouvernement  
du Canada

Funded by the  
Government  
of Canada

| **Canada**

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015  
Bibliothèque et Archives Canada, 2015

Direction littéraire: Pierre Grégoire

Révision: Jeanne Duhaime

© Dany Rossignol et les Éditions Vents d'Ouest, 2015

Éditions Vents d'Ouest

109, rue Wright

Bureau 202

Gatineau (Québec) J8X 2G7

Téléphone: 819 770-6377

Télécopieur: 819 770-0559

Courriel: [info@ventsdouest.ca](mailto:info@ventsdouest.ca)

Site Internet: [www.ventsdouest.ca](http://www.ventsdouest.ca)

Diffusion au Canada: PROLOGUE INC.

Téléphone: 450 434-0306

Télécopieur: 450 434-2627

Diffusion en France: Distribution du Nouveau Monde (DNM)

Téléphone: 01 43 54 49 02

Télécopieur: 01 43 54 39 15

# Prologue

*Carpe diem*

Mets à profit le jour présent

Quand il ouvrit les yeux ce matin-là, il sentit, comme à chaque matin des cinq dernières semaines, tout le poids du monde fondre sur lui.

Pas le goût de se lever. Refermer les paupières et dormir. Dormir longtemps. Seulement dormir, pour partir...

Essayer d'oublier ou de se souvenir peut-être de quelque chose qui était beau.

Le tic-tac des secondes, le temps qui passe et toujours cette lassitude dans son corps. Une sorte de lourdeur qui paralyse tout son être jusqu'à ses pensées.

Le verdict du médecin est tombé, il y a deux mois : épuisement professionnel. L'expression semble presque noble, voire héroïque. Épuisement professionnel plutôt que dépression, mais le résultat reste le même : extrême fatigue, larmes qui viennent d'on ne sait pas où et qui arrivent n'importe quand, perte d'appétit, isolement. Car la plupart des gens, et souvent même les amis de

l'épuisé professionnel, ont peur de ce dernier, comme s'il était atteint d'une maladie contagieuse...

Le résultat est le même : plus le goût de rien.  
Être et rester prisonnier en dehors de la vie. Coincé à l'intérieur d'un soi qui nous est devenu étranger.

Il se retourne dans le lit, change dix fois de position. Il sait qu'il ne se rendormira plus.  
Les minutes tombent dans le vide, se transforment en fumée, en brouillard.

À neuf heures, il décide de se lever. Il tire les rideaux. La lumière du jour est éblouissante. Un éclair passe dans sa tête. Puis ça remonte lentement, comme un vague souvenir. Il doit se rappeler. Il s'assoit sur le lit et ferme les yeux. Il cherche, il cherche longtemps. Cherche au fond de lui. Il respire lentement. Il garde toujours les yeux fermés...

Puis la noirceur s'éclaire.

La nuit dernière. Un rêve...

Il le revoit, comme un film.

Le ressent.

Le revit.

Dans son rêve, il marche sur les trottoirs d'une ville inconnue. Des gratte-ciel de béton sans fenêtres, des bâtisses délabrées, des buildings aux formes étranges se succèdent. C'est le jour, mais le ciel est sombre. Il tourne en rond dans ce décor hétéroclite. Il cherche une

adresse. Il est perdu. Il veut demander de l'aide, mais les gens qui le croisent ne le comprennent pas. Il marche longtemps. Il fait froid. Une personne s'approche de lui. Son regard est vide, énucléé. L'étranger pousse un cri avant de s'effondrer sur le trottoir. Il enjambe le corps inerte et reprend sa marche. Des plumes d'oiseau tombent du ciel. Soudain il aperçoit sa mère qui descend un grand escalier de verre ellipsoïdal. Lorsqu'elle arrive au bas des marches, elle lève la tête, lui fait un clin d'œil, puis s'avance vers lui. Arrivée à sa hauteur, elle sourit et lui dit : « Reviens de mourir. Aujourd'hui, reviens de mourir. » Puis elle le prend dans ses bras.



Étrange ce rêve. Et cette phrase impérative : « Reviens de mourir. » Comme un ordre, comme un conseil nocturne. Comme on dirait, reviens de Québec, de Montréal ou de Sherbrooke. Reviens de voyage. Reviens de quelque part et rentre chez toi. « Reviens de mourir », murmuré par sa mère qui l'enserre tendrement.



Il se rend à la cuisine et se prépare un café afin de chasser les vapeurs de la nuit. Ensuite il s'installe au salon et s'allume une cigarette. Il inspire, son nez le

chatouille, puis il étérnue en évacuant toute la fumée. Il écrase sa cigarette dans le cendrier en verre taillé, hérité de sa mère. Il doit se secouer. Il décide d'aller marcher. C'est la seule chose, la seule discipline à laquelle il s'accroche depuis deux semaines.

Il prend une douche chaude, s'habille et quitte la maison. Il marche jusqu'au coin de la rue pour ensuite bifurquer à droite vers le cul-de-sac. Au bout du chemin, il y a un cimetière. Il s'y rend d'un pas lent. Le ciel est bleu. Les nuages avancent lentement dans le silence. Dans le vide.

Il pousse la grille de fer forgé de l'entrée et marche dans l'allée principale bordée d'érables majestueux. Il y a des oiseaux qui passent. Il y a les arbres qui ondulent dans le vent. Il y a de nombreuses couronnes de fleurs sur les monuments. Des taches de jaune, de mauve, d'orangé sur le gris des pierres.

Il se met à pleurer. Encore une fois. Il pleure tellement souvent ces derniers temps. Il pleure la mort de sa mère. Il pleure la perte de sa femme, qui l'a trompé, puis l'a quitté pour un autre homme. Il pleure l'échec de son couple. L'échec de sa vie. Il pleure la mort au fond de lui.

À la suite de la séparation, il s'est lancé dans le travail pour tenter d'oublier. Pendant trois ans, il a bossé comme un fou, puis les malaises sont arrivés. Engourdissement dans les mains, insomnie, crises d'anxiété...

Il marche longtemps entre les pierres tombales. Il regarde les noms sur les monuments. Il s'imagine des vies autres que la sienne...



Il est plus calme maintenant. Il est toujours plus calme après avoir pleuré.

Au fond du cimetière, il y a un banc de parc devant une haie de thuyas. Il s'y assoit à chaque matin depuis deux semaines. Il contemple, il écoute le silence, il essaie de ressentir la paix qui habite ce lieu.

Ce matin, il y a quelque chose sur le banc. Il s'approche. L'objet est enveloppé dans un sac *ziploc*. Il le prend. C'est un livre. La couverture est bleue. Étrange. Il n'était pas là hier. Il lève la tête et balaie du regard le cimetière afin de trouver la personne qui aurait pu oublier l'objet. Mais pourquoi dans un sac de plastique? Il ouvre le sac pour en extirper le livre bleu. Sa couverture est rigide, faite de cuir embossé.

Il l'ouvre. C'est écrit à la main, d'une calligraphie fine et régulière. Il se dit qu'il s'agit sûrement d'un journal personnel. Puis ses yeux tombent sur la première phrase: « Enfin tu m'as trouvé. » Il s'assoit sur le banc de parc, regarde encore une fois autour de lui. Il n'y a personne. Il revient au livre. Il cherche s'il n'y aurait pas un nom à l'endos de la couverture, à la fin peut-être,



indiquant qui en est le propriétaire ou l'auteur. Rien. Il reprend sa lecture. « Enfin, tu m'as trouvé. » Comme si le livre lui était adressé. Comme si on l'avait laissé sur le banc de façon délibérée. Enfermé dans un *ziploc* afin de le protéger d'une pluie éventuelle. Il lit les cinq premières pages, puis il rentre chez lui, le livre bleu sous le bras.

## Le livre bleu

*Tolle, lege*

Prends, lis

Enfin, tu m'as trouvé.

Enfin, tu as trouvé ce que tu cherchais depuis si longtemps. Ce petit quelque chose qui sommeille au fond de toi, que tu sais, que tu devines sans pourtant réussir à mettre le doigt dessus, mettre la main dessus, sans pouvoir trouver les mots pour le dire.

Laisse-moi te raconter.

Te conter les mots.

Les compter...

Et effacer les maux.

Tu te demandes sûrement qui je suis, moi qui te parle aujourd'hui, mais je ne te le dirai pas. Je garde le mystère. C'est tellement beau le mystère. C'est comme la magie, comme le miracle, c'est comme Dieu. Cependant, je peux te dire que je ne suis pas. Dieu justement, je ne suis pas Dieu. De toute façon, je ne voudrais pas être Dieu. C'est beaucoup trop de travail. Je ne suis ni un homme, ni une femme. Je ne suis pas un prophète.

Je ne suis pas un chaman. Je ne mange pas de tofu. Je ne suis pas la réincarnation d'une divinité ancestrale. Je ne vois pas les auras. Je ne suis pas clairvoyant. Je ne suis pas un esprit, un gourou, un prêtre. Je ne suis pas un ange non plus. Si je te disais que je suis un ange, « sage comme une image », tu m'imaginerais beau, lumineux avec de grandes ailes comme dans les peintures de la Renaissance, l'art gothique ou les enluminures ottoniennes. Beau comme dans les *Annonciations* de Fra Angelico. Beau comme dans *l' Icône de la Trinité* d'Andrei Roublev. Beau comme dans les peintures de Nicolas Froment, tel le panneau central du retable du *Buisson ardent*, qui se trouve dans la cathédrale Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence. Mais je ne suis pas un ange et, pourtant, j'ai des ailes.

Tu me suis ?

Allez, viens !



Tu te souviens du temps où tu étais heureux ?  
Arrête-toi ici et relis la phrase précédente. Cherche au fond de toi un souvenir.

Tu te souviens du vent quand tout était joyeux ?  
C'était hier. Mais c'était il y a si longtemps, il te semble.  
Tu te souviens quand tu étais enfant ? Quand tout semblait magique. Quand tout était un jeu. Quand tout était merveilleux.